

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Festival international du film de Berlin : recherche d'identité politique, culturelle ou sexuelle

Gönül Dönmez Colin et Michel Euvrard

Volume 12, numéro 4, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dönmez Colin, G. & Euvrard, M. (1993). Festival international du film de Berlin : recherche d'identité politique, culturelle ou sexuelle. *Ciné-Bulles*, 12, (4), 46-48.



Hsi Yen (la Noce) de Ang Lee

Recherche d'identité politique, culturelle ou sexuelle

par Gönül Dönmez

Deuxième festival international en importance après celui de Cannes, la Berlinale présentait cette année un programme fortement européen, en particulier dans la sélection officielle, qui comprenait quatre films allemands, trois français, et le plus grand nombre de films scandinaves à ce jour; il y avait tout de même cinq films américains, plus deux coproductions, mais c'est moins que les années précédentes.

En cette année où les troubles raciaux menacent l'Allemagne réunifiée, les thèmes de l'anti-racisme et du multiculturalisme étaient évidemment soulignés. C'est le cinéaste «gai» Rosa von Praunheim qui donna le ton en arrivant à la soirée d'ouverture au Zoo Palast habillé de la tête aux pieds en satin rose, et brandissant une pancarte proclamant la solidarité des cinéastes dans la lutte contre la violence d'extrême-droite. Le film projeté cependant, *Arizona Dream* d'Emir Kusturica, film français entièrement

tourné aux États-Unis et mettant en vedette Johnny Depp, Faye Dunaway et Jerry Lewis, entraînait les spectateurs bien loin de ces préoccupantes réalités.

Le Japon et les deux Chines: entrée des homosexuels...

Si l'on considère cependant l'ensemble du programme, ce fut l'année de l'Asie et de la «sortie du placard». *Hsi Yen (la Noce)* de Ang Lee, coproduction Taiwan-États-Unis, aborde sur le mode du comique léger la difficulté d'être homosexuel dans une société traditionnelle. Wai-Tung, Taiwanais naturalisé américain, agent immobilier prospère, partage un chic appartement à Manhattan avec son ami caucasien Simon. Tout irait bien si dans leurs lettres ses parents ne le pressaient de se marier avec une jeune fille chinoise convenablement choisie. Wai-Tung est incapable de révéler la vérité à ses parents, à son père surtout, ex-général du Kuomintang obsédé par la perpétuation de la lignée; c'est Simon, l'ami américain, qui trouve la solution: un mariage blanc avec une étudiante de Chine populaire qui n'a pas de carte verte. Dans *Hsi Yen*, les différentes faces de l'identité, culturelle, nationale, familiale et individuelle, tirent à hue et à dia, et si le faux mariage rapproche les deux Chine, ce n'est pas tout à fait de la façon dont l'envisageaient les anciens.

Malgré le parallèle qu'il suggère avec la situation qui oppose Taiwan et la Chine continentale, *Hsi Yen* n'est pas une fable politique mais plutôt une comédie sur une affaire de cœur, qui traite avec sensibilité et



*Les Femmes du lac des âmes
parfumées* de Xie Fei

humour des obstacles à la «sortie du placard» et de l'écart entre ce qu'attendent les parents et ce que désirent les enfants.

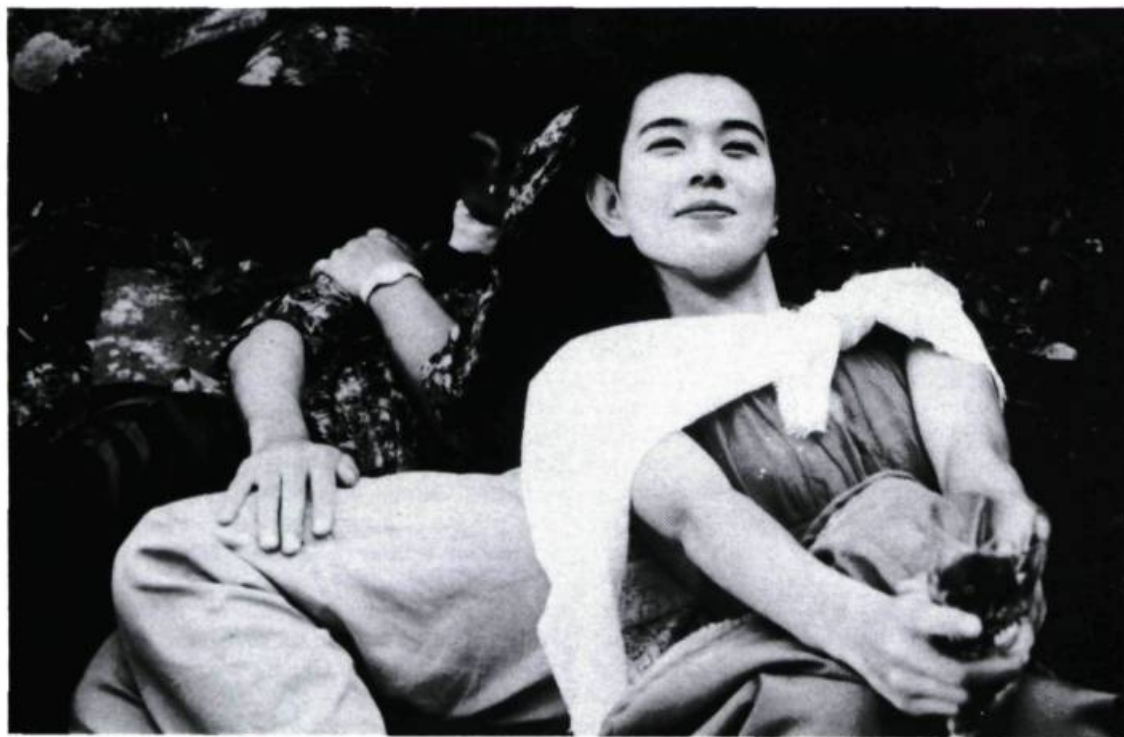
Des cinq films japonais programmés, trois parlent de l'homosexualité. **Kira Kira Hikaru (Twinkle)** de George Matsuoka décrit, comme **Hsi Yen**, un mariage de convenance, cette fois entre une hétérosexuelle et un homosexuel: Shoko, 27 ans, traductrice, est alcoolique; Mutsuki, 30 ans, médecin, est homosexuel. Ils font connaissance à l'occasion d'une «omiaï», une rencontre-vue-mariage, dernier espoir de leurs parents. Kon, beau jeune étudiant, amant de Mutsuki, est le troisième côté du triangle. Le film commence comme du Neil Simon à la japonaise, mais aborde progressivement les aspects plus graves de la vie des personnages; Matsuoka négocie bien la transition, évitant le passage brutal de la farce au pathos auquel succombent bien des réalisateurs japonais.

Le mot «okoge» désigne en japonais le riz brûlé qui colle au fond de la casserole, et en argot les femmes qui aiment les homosexuels; c'est aussi le titre d'un film de Takehiro Nakajima dans lequel une travailleuse célibataire devient amie de deux homosexuels et comme ils n'ont pas d'appartement, les invite à habiter chez elle, devenant ainsi une

«okoge». Le film décrit les angoisses des personnages, la mère, la femme, les amants, mais ne manque pas d'humour: on y voit Sayoko, l'«okoge», plongée dans la contemplation fascinée d'un volume de reproductions des autoportraits de Frieda Kalho tandis qu'à l'étage les deux amants font — athlétiquement — l'amour; la mère du plus jeune explique que pendant sa grossesse elle s'est coupé le doigt avec un couteau rouillé, et qu'un microbe «gai» a dû s'introduire par là pour rendre son enfant homosexuel.

Dans une entrevue au *New York Times* (10 janvier 1993), Nakajima déclare qu'**Okoge** combine des préoccupations personnelles avec une envie de se moquer du désir éperdu de respectabilité qui caractérise la société japonaise. «Je voulais exprimer la colère que provoque chez moi l'exigence du conformisme social; mais il fallait réussir à convertir cette colère en satire».

Hatachi No Binetsu de Ryosuke Hashiguchi, le troisième de ces films japonais, est l'histoire de deux jeunes prostitués, et d'une jeune fille dont il font la connaissance. Tourné presque exclusivement en longs plans séquences contemplatifs, **Hatachi No Binetsu** est bien davantage qu'une simple description de la triste vie de prostitué; il se situe dans la vague soudaine de films japonais qui parlent de



Okoge de Takehiro Nakajima

LE PALMARÈS 1993

OURS D'OR -

Ex-æquo:

les Femmes du lac des âmes parfumées de Xie Fei

(Chine)

et **la Noce**

de Wai-Tung

(Taiwan/États-Unis)

OURS D'ARGENT -

Ex-æquo:

Samba Traoré

d'Idrissa Ouedraogo

(Burkina Faso/France)

(Suisse)

et **le Soleil des vigilants**

de Temur Babluani

(Géorgie)

PRIX SPÉCIAL DU JURY:

Arizona Dream

d'Emir Kusturica

(France)

MEILLEUR RÉALISATEUR:

Andrew Birkin

pour **The Cement Garden**

(Grande-Bretagne)

MEILLEURE ACTRICE:

Michelle Pfeiffer

pour **Love Field**

de Jonathan Kaplan

(États-Unis)

MEILLEUR ACTEUR:

Denzel Washington

pour **Malcolm X**

de Spike Lee

(États-Unis)

PRIX L'ANGE BLEU:

le Jeune Werther

de Jacques Doillon

(France)

PRIX DE LA FIPRESCI:

Gorilla Bathes at Noon

de Dusan Makavejev

(Allemagne)

PRIX WOLFGANG

STAUDTE:

Laws of Gravity

de Nick Gomez

(États-Unis)

PRIX DE LA

CONFÉDÉRATION

INTERNATIONALE

DES CINÉMAS

D'ART ET D'ESSAI:

Calendar

d'Atom Egoyan

(Canada/Arménie)

(Allemagne)

OURS EN PELUCHE

DU FILM GAI

ET LESBIENNE:

Wittgenstein

de Derek Jarman

(Grande-Bretagne)

l'homosexualité, mais en révélant le malaise spirituel de la jeunesse japonaise il dépasse les limites du petit milieu homosexuel qu'il dépeint.

1992 marque la «sortie du placard» pour les homosexuels au Japon, et la sélection berlinoise fait écho à l'événement, mais ces films, comme la coproduction États-Unis-Taiwan **Hsi Yen**, examinent aussi la nouvelle identité de la femme dans une société en évolution.

... et nouveaux rôles pour les femmes

La mise en cause des rôles traditionnels des femmes asiatiques n'apparaît pas seulement dans les films sur l'homosexualité. Le film chinois en compétition, **les Femmes du lac des âmes parfumées** de Xie Fei (réalisateur de **Neige noire**, Ours d'argent en 1990) raconte l'histoire d'une femme d'un certain âge que son émancipation économique ne rend pas plus indépendante dans sa vie affective; prisonnière d'un mariage sans amour, brutalisée par son mari alcoolique, utilisée par son amant chauffeur de camion, Xiang Ersao se montre incapable d'enfreindre les règles du système féodal qui continue à avoir cours dans la société chinoise. Elle n'hésite pas à acheter une femme pour son fils débile tout comme elle a été elle-même vendue, et traite sa belle-fille avec la même cruauté dont elle a été victime. «Son humanité a été déformée par ses conditions d'existence, ses sentiments fossilisés» explique Xie Fei. «Beaucoup de gens s'imaginent que la prospérité matérielle résoud tous les problèmes, mais les êtres humains et leurs sentiments sont importants, et ce sont leurs problèmes qu'il faut d'abord résoudre.»

Tourné sur le bord d'un lac du nord de la Chine, le film est visuellement poétique, et tisse une toile serrée d'émotions liant entre eux les personnages — c'est un joyau de la période post-Tiananmen.

La sélection officielle et les autres sections s'organisaient cette année davantage autour de thèmes et de tendances qu'autour des films de réalisateurs consacrés, à l'exception peut-être de **la Petite Apocalypse** de Costa-Gavras d'après Tadeusz Konwicki, le film de clôture, et du **Journal d'un maniaque** de Marco Ferreri. Outre les comportements sexuels et l'évolution des femmes en Asie, les thèmes le plus fréquemment traités étaient les difficultés de l'adolescence et l'évasion vers des pays de rêve. Le film d'ouverture, **Arizona Dream**, est une illustration littérale de ce désir d'évasion tandis que **The Cement Garden** d'Andrew Birkin, une coproduction anglo-germano-française mettant

en vedette la nièce du réalisateur (Charlotte Gainsbourg) combine les tracas de l'adolescence avec la fuite par l'imagination.

Adapté du roman homonyme de Ian McEwan, le film recrée l'univers de quatre orphelins qui vivent dans une maison isolée au cœur d'une campagne déserte. Le scénario avait été refusé pendant dix ans par tous les producteurs, sans doute à cause des rapports incestueux qui unissent Julie, la sœur aînée (Gainsbourg) et son frère, un adolescent boutonneux qui passe le plus clair de son temps à se masturber, bien que sa mère l'ait averti qu'il «perdait un demi-litre de sang à chaque fois qu'il le faisait!» Pour Birkin, «le film montre un inceste, mais sous un jour tout à fait innocent... Il est visuellement très stylisé, avec des plages d'ombre et de lumière, et des couleurs qui passent de la fraîcheur printanière à l'été brûlant comme le film passe de la réalité à la surréalité». Le jugement reste suspendu: ce qui semble anormal dans le monde extérieur, représenté dans le film par l'ami de Julie, ne pose aucun problème pour les enfants. La séquence finale, dans laquelle Julie fait coucher son frère dans son lit et commence à le caresser ne choque pas; elle semble aussi naturelle que le bruit des pioches attaquant le ciment de la cave où les enfants ont enterré leur mère.

Des films canadiens présentés à Berlin, **Manufacturing Consent: Noam Chomsky and the Media** de Peter Wintonick et Mark Achbar, déjà récipiendaire de nombreuses récompenses, fut sans conteste le plus commenté. Également présenté au Forum du jeune cinéma, **Calendar** d'Atom Egoyan, est l'histoire d'un photographe canadien d'origine arménienne envoyé en Arménie pour photographier 12 églises destinées à illustrer un calendrier. Sa mission accomplie, il rentre seul au Canada, sa femme ayant décidé de rester en Arménie; une correspondance s'en suit. Egoyan utilise ici la métaphore de la séparation géographique pour explorer le thème de l'identité nationale et culturelle. Dans la section Panorama, **Mustard Bath** de Darrell Wasyk, réalisateur de **H**, illustre également ce thème de la recherche des racines: un jeune interne en médecine retourne dans sa Guyane natale pour y retrouver ses souvenirs d'enfance, mais cette quête ne fait qu'accentuer son sentiment de déracinement; le film n'a cependant pas la densité de texture de celui d'Egoyan et Wasyk ne possède pas encore la maîtrise qui permet à ce dernier de transformer cinématographiquement l'histoire la plus simple et apparemment la moins universelle. ■

Traduit de l'anglais par Michel Euvrard.